

Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (2000)
Heft: 2: Exil

Artikel: Artistes suisses à Paris = Schweizer Kunstschaftende in Paris
Autor: Tenret, Yves
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-624202>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Artistes suisses à Paris

Aucun provincial ne s'est jamais senti exilé à Paris. Tous les Parisiens se sentent exilés en province. Paris, c'est une coutume, un récit, une légende. Une mauvaise habitude! Un souvenir, un cadavre embaumé, un sourire pétrifié, une absence. Une absolue stimulation! Tout pour le fric et la frime et rien pour la vie. Un brunch, un after, une saleté de musée – 60 millions de trous du cru pas du cru par an! *Fuck! Somebody stole my bag!* Eh oui! L'endroit est prospère, élitiste, âpre. Des fils à papa et des clodos comme s'ils en pleuvaient. Cette ville affine. Et qui plus que le Belge a besoin de l'être? L'Helvétè?

«Paris est une ville très commode», disait James Joyce qui entendait par là que contrairement à Londres ou Dublin, chacun s'y occupait de ses propres affaires. L'indifférence des autres peut être un besoin. Il y a vécu 20 ans. Plus longtemps que partout ailleurs.

Dans cette problématique de l'exil, la question des générations est fondamentale. Ce qui était pathétique pour les anciens est devenu anecdotique pour les benjamins. Les McDonald's ne sont-ils pas partout les mêmes? Il y aura bientôt, paraît-il, plus de Suisses à l'étranger qu'au pays. Des centaines de milliers de retraités qui se font rôtir au soleil. La vache... Quelle vision!

«Ne sent la braise que celui qui a le pied dessus.» Proverbe algérien

Prisonnier des espaces discontinus. Etre un zéro, disparaître dans l'anonymat, pour ça, il y en a qui sont plus doués que d'autres. Ce rapport difficile que certains Suisses vivent avec eux-mêmes, avec leur na-

tion, ses tics et ses bassesses, ce rapport qui les honore, s'il pousse certains à se barrer, pousse les autres à en remettre une couche et à s'enfoncer jusqu'aux épaules dans le plus gras des terroirs. Rentrent ceux qui ont besoin de promiscuité, d'autoflagellation et s'envolent ceux qui ne supportent pas le grégarisme. Certains partent, d'autres restent... A bon entendeur, *challut!* Pour vivre à Paris, il faut aimer la solitude, en avoir un réel besoin. Le reste, c'est du pipeau. Bien sûr pour les artistes, il y a le marché, le prestige, les biens symboliques, les confrontations. Vivre à Paris donne une aura. Avoir des attaches en Suisse est rentable. On s'affine, on vit bien, on a mal juste ce qu'il faut, que demandez de plus à la vie?

Les Français sont-ils encore capable de révéler au monde un Giacometti, un Spoerri, un Tinguely? La question mérite d'être posée. Mais attention aux effets de mode. Ces derniers temps, il y a eu Barcelone, Bruxelles puis Berlin. Maintenant, c'est Tokyo. Demain, ce sera à nouveau Paris...

Ce n'est rien qu'une hirondelle...

Richard Tisserand, né avec le grand cru de 1948, féconde année du rat, ne se pose pas trop de questions et va où le vent le pousse. *Je suis un oiseau migrateur, dit-il. Une saison ici, une saison là-bas. Je cherche une terre fertile. Poussé par la curiosité, j'ai quitté les bords du lac de Constance. En ville, je suis devenu paysagiste car j'avais besoin d'une certaine distance pour voir le paysage. Ça peut paraître étrange mais c'est comme ça.*

Le Zurichois, Roland Schär¹ (1959) ne veut pas non plus donner dans le pathos. *Outre pour mes études, je suis venu à Paris par la grâce d'une relation amoureuse. Parler d'exil me semble assez dérisoire, les différences culturelles ne le justifient certainement pas, et même si on peut avoir le sentiment de fuir la Suisse pour certaines de ses particularités, on vit ici par choix et non par contrainte comme des réfugiés politiques. Le fait d'être intégré ou non dans le monde de l'art français n'est certainement pas une question de nationalité. J'ai bien sûr beaucoup plus de projets en France où je vis, mais je n'ai pas complètement rompu avec la Suisse où j'expose de temps en temps. J'ai en projet des expositions à Paris, à Strasbourg et à Schaffhouse!*

Quant à Soizic Stokvis née aux Pays-Bas², ayant vécu en Suisse et résidant à présent à Paris, elle se considère tout simplement comme une Européenne. *Ça fait 18 ans que je suis à Paris. Je ne peux pas me fixer à un pays. Ce*

Artisti svizzeri a Parigi

Nessun provinciale si è mai sentito in esilio a Parigi. Tutti i Parigini si sentono esiliati in provincia. Parigi è una tradizione, una narrazione, una leggenda. Una cattiva abitudine! Un ricordo, un cadavere imbalsamato, un sorriso pietrificato, un'assenza. Una stimolazione assoluta! Tutto per i quattrini e niente per la vita. Un brunch, un after, una schifezza di museo – 60 milioni di buchi di quel posto e non di quel posto all'anno! Fuck! Somebody stole my bag! Eh già! È un luogo prospero, elitario, impietoso. Figli di papà e barboni a iosa. Questa città ti affina. E chi, più del Belga, ha bisogno di venire affinato? L'elvetico? Prigioniero di spazi discontinui. Essere uno zero, scomparire nell'anonimato. Per fare questo, alcuni sono più dotati di altri. Questo rapporto difficile che certi Svizzeri vivono con loro stessi, con la loro nazione, i suoi tic e le sue vigliaccherie, questo rapporto che è ad onor loro, se spinge alcuni a svignarsela, incita gli altri a rincarare la dose e a sprofon-
dare fino alle spalle nel più grasso di tutti i terreni. Tornano a casa coloro che hanno bisogno di promiscuità, di autoflagellazione e volano via coloro che non tollerano il gregariato. Alcuni partono, altri restano. Uomo avvisato ne vale due – a patto che scappi! Per vivere a Parigi bisogna amare la solitudine, provarne veramente il bisogno. Tutto il resto è un mucchio di frottole. Certo, per gli artisti, c'è il mercato, il prestigio, i beni simbolici, le polemiche



n'est pas l'exil mais un décalage, des racines éparpillées, fragiles. C'est toujours une aventure mais parfois, il y a de l'incompréhension et ça devient douloureux. Mais je le cherche. C'est voulu, profond. C'est aussi le désir de rencontrer des gens différents. On s'en va parce qu'on veut se frotter à la vie. La Suisse, c'est une forteresse où rien ne se passe, où tout est filtré.

Tessin si doux!

A l'autre bout du fil, le cordial Niele Toroni (1937), pense et regrette qu'à l'inverse des Français ou des Américains, les Suisses ne défendent pas leurs artistes expatriés et n'assimilent pas les étrangers qui habitent chez eux. «Je suis tessinois, pas suisse. «Helvète», ça sonne

tellement restrictif». Les regroupements associatifs n'ont jamais éveillé son intérêt. Il n'a jamais fait partie de la Spass. Il a eu en 1995, le Grand Prix National de la Peinture³. Aucun officiel suisse n'a réagi. Ça l'a un peu peiné. Rit quand il pense à tous les peintres qu'il y a au Tessin. Quand il y a va, il préfère jouer aux cartes avec ses amis, fréquenter des gens qui ne font pas d'art. Il lui est arrivé de représenter la France à l'étranger. A la Biennale de Venise par exemple. Ça fait 41 ans qu'il vit à Paris. Il n'y fréquente pas de Suisse sauf des artistes dont le travail l'intéresse comme Felice Varini ou le jeune Hirschhorn.

L'autre Tessinois⁴ de Paris, l'élégant Felice Varini (1952) appartient à une autre génération mais est ici tout aussi célèbre⁵ que son grand aîné. Pour lui les artistes restés à Locarno font une peinture dans le style des années 50, travail soutenu par les banques locales et très apprécié du grand public. *Bien sûr moi je ne me sens pas exilé. Je ne suis pas parti de Suisse par principe ou en claquant la porte. Je suis venu en France parce que la France me permettait de réaliser ce qui me tenait à cœur. Je serai resté en Suisse, je n'aurai jamais pu faire ce que j'ai fait. Mes racines sont au Tessin. J'y vais régulièrement mais une fois que j'ai fini d'y consommer le bien-être qu'on peut avoir là-bas, je repars. En 1978, quand je suis arrivé à Paris, c'était incroyable. Très vite les choses ont pu se mettre en place avec une dimension inespérée. Avec la même intensité, le même effort, même à Zurich, je ne sais pas si ça aurait donné les fruits et les liaisons que j'ai pu avoir ici. Aujourd'hui, Paris c'est ma ville mais je voyage beaucoup, je n'y suis jamais plus de 5 mois par an. Partir n'est pas dramatique. On n'est plus au XIX^e siècle. Ce n'est pas: Je vais me faire souffrir pour y arriver. Je suis allé à Sapporo, la semaine passée. Je suis parti dimanche, je suis revenu jeudi. C'est une chose qu'il y a encore 20 ans était inimaginable. Même plus besoin d'aller chercher des travailleurs chères. Une carte bleue, 2 ou 3 culottes et 12 heures après, on y est.*

Clément-Olivier Meylan,
machine avec grande
roue dentée, 2000,
photographie bichromique,
93 × 124,5 cm

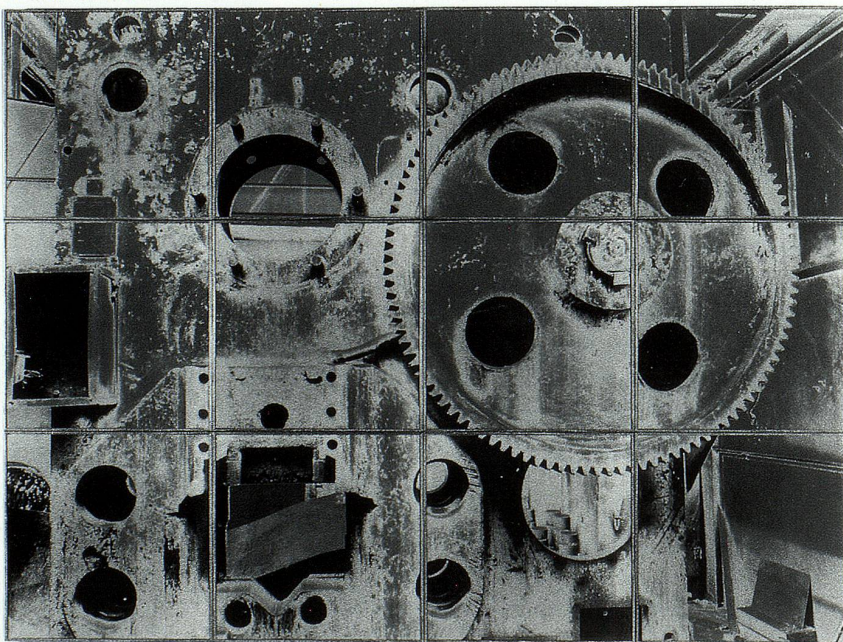
Gai, gai, gai, marions-nous.

On ne peut pas douter que les sympathiques et conviviaux soixanthuitard Cléa⁶ et Onelio (1941) Vignando

se soient bien adaptés à Paris et s'y sentent à présent plus chez eux qu'à La Chaux-de-Fonds⁷. Elle est arrivée en 1967 et il l'a rejointe en 1969. *Il y a une grande ouverture en France, dit-elle, pour les artistes. Si tu exposes, jamais on ne te demande ta nationalité. En Suisse, on te demande si tu es suisse. Des galeries suisses m'ont refusé parce que j'habitais Paris. Ici⁸, on a des collectionneurs qui nous suivent, qui nous achètent.* Lui participe au moins une fois par an à des concours dans le Canton de Neuchâtel ou ailleurs en Suisse. Bref, pour eux, la vie sans être facile n'est pas trop difficile.

Pas d'état d'âme romantique non plus pour la Vaudoise Irène Tétaz (1963). *Ça fait 4 ans que je suis à Paris. J'ai un côté caméléon. Je m'y sens totalement chez moi et c'est quand je vais à Lausanne que je me sens déplacée. Je me sens beaucoup plus à l'aise ici, en adéquation. Le monde de nuit lié aux gays me fascine. J'y vis. Ça je ne pourrais pas le faire en Suisse. Même si je ne suis pas un mec, j'ai trouvé là quelque chose qui me correspond tout à fait, leur façon de faire la fête et de se poser des questions sur la vie. J'aime beaucoup vivre et travailler la nuit. Ici⁹, c'est possible. Mon quartier de la Rue Montorgueil est un village où l'on se retrouve tous les soirs dans les mêmes bistrots. En Suisse, la routine nous guette. Ici, tu vas voir des galeries, tu es au courant de ce qui bouge...*

La femme peintre Christiane Lovay (1949) a préféré répondre à notre question par un petit conte roots aux allusions érotiques transparentes. *«Transport de racine. Un hiver à Paris, plongeant la main dans la poche de mon manteau, je suis tombée sur une chose familière bien qu'indescriptible et j'en ai retiré une carotte. Un farceur avait glissé cette racine expressive dans un endroit inévitable. Je reconnus qu'elle provenait de mon jardin et avait été cueillie l'automne. Aussi je décidais de la laisser là où on me l'avait mise et d'observer sa transformation au fil de mes voyages exploratoires à Paris. Elle avait déjà l'aspect d'une véritable racine quand un douanier entreprit de fouiller mes bagages et je dessinais quand il me questionna sur mes entrelacs desquels je répondis que je ne savais s'il y avait une frontière qui passait sous la feuille ni à quel moment, impossible de le savoir, un dessin provenait de tel ou tel pays. Enfin, il me demanda mon manteau, en ressortit la carotte tout ébouriffée de terre et de poils aux allures âpres et primordiales aussi rassurantes pour moi que peu urbaines dans ce train de Parisiens. Son regard faisait des allers et retours muets entre moi et la carotte. Tout en resta là et s'en alla. Je respirai car j'avais oublié mes papiers d'identité.»*



Drapeaux en berne...

Clément-Olivier Meylan (1957), photographe bernois, manifeste une saine lucidité sur les raisons qui l'ont poussé à s'expatrier à Lutèce, capitale de toutes les Gaules. *Berne, c'est la Suisse en pire, très petit dans l'esprit. A 30 ans, j'avais le choix entre finir mort-vivant ou partir. Les artistes s'organisent pour survivre ensemble. Ils ne sont préoccupés que par la sécurité. C'est hyperinsatisfaisant. Ils s'autocongratulent, se protègent. Je ne voulais pas finir dans la peau d'un prof. Pour moi, l'anonymat, c'était un grand désir. J'ai donc choisi de me lancer dans une aventure un peu folle. Je suis devenu un vrai Bellevillois et ça me plaît beaucoup. Ça a été une grosse gifle pour moi. Ça m'a secoué. Tous les Bernois, les Suisses auraient besoin de cette expérience. Je vis à Paris mais je ne m'y identifie pas forcément avec ce qui s'y passe. Je m'intéresse peut-être plus à ce qui se passe à Londres ou ailleurs.*

Martin Müller-Reinhart (1954), natif de Soleure, ayant grandi à Berne, graveur et ironiste à tendances médiévales, patient amateur de grands espaces désencombrés, vit depuis 23 ans à Paris. Il ne se sent pas exilé mais à mi-chemin entre la Suisse et la France. *Je prends des 2 côtés ce qui m'arrange. J'aime bien Paris parce que c'est grand. C'est comme la mer. Si j'ai à choisir entre une piscine et la mer, je choisis la mer. On peut s'immerger dans la ville même. Je pense que les difficultés comme la langue, c'est un avantage. Ça vous permet d'avoir plus de distance. On a toujours tendance à glisser dans la facilité. Si on se met 2, 3 obstacles, ça ne peut être que bénéfique. J'ai hésité longtemps à aller à New York. Mais j'avais peur de perdre l'Europe, la culture. Moi, j'aime beaucoup le passé. J'ai été au Canada. Les gens s'extasiaient devant une maison du XVI^e siècle. En Bretagne, il y en a des milliers et des plus belles en plus.*

Je n'ai jamais compris tous ces lieux qui émergent et on dit: voilà, c'est là que ça se passe. Pour moi, ce qu'il y a ici est largement suffisant. La façon des Parisiens me plaît assez. Ils sont non accueillants. Il faut avoir un chien. De préférence exotique. Les gens parlent avec le chien puis après avec la personne! Moi, je n'en ai pas. Je suis mon propre chien!

Le fougueux Michael von Graffenried (1957), Monsieur Palais fédéral¹⁰, véritable pain béni de l'intervieweur – il se pose les questions et y répond, en vrai Suisse qu'il est quand même, commence par se justifier. *Il y a des gens qui disent que je me suis enfui mais c'est pas vrai. Paris, c'est à peu près la distance de Saint-Gall à Genève. Berne-Paris c'est 4 h 30 en train. On n'est vraiment*

pas loin mais on est dans un autre monde. C'est ça ce qui compte. L'ouverture. J'avais 36 ans et je me disais, si tu veux encore faire quelque chose, il faut le faire maintenant. A Paris, il y a tout. Si on veut être méchant, on peut même dire qu'on peut y être sans rencontrer les Français. Il y a beaucoup de gens intéressants ici, du monde entier. J'ai cherché un nouveau challenge, un obstacle à surmonter. La seule chose qui me manque vraiment, c'est le bain dans l'Aar. La Seine, c'est pollué, Paris, c'est pollué. Il y a plein de différences mais ce n'est ni positif ni négatif. Ça se voit dans mon travail. Je zappe. Une fois ça et une fois le contraire. C'est là où je deviens fort. Je peux vous citer 1000 exemples, pourquoi Paris est mauvais mais je peux vous citer 1000 autres exemples, pourquoi la Suisse est mauvaise. Mon sujet, c'est plutôt la ville qui laisse des possibilités ouvertes. On me laisse faire ce que je veux faire. Je ne suis pas contrôlé par tout le monde.

On voyage beaucoup mais c'est là où on est que ça donne la couleur. C'est une ville où il y a tout. Même si on n'utilise pas. Mais rien que de savoir que tout est là, ça calme... On est anonyme. Personne connaît rien. On vous prend ce que vous faites. C'est ça que j'ai adoré. Il y a 9 ans, je me suis libéré. Le succès en Suisse, ça donnait des jalousies, des trucs et j'ai coupé. Depuis, ça ne me gêne plus ce que les gens disent. Je suis calme et je peux me concentrer sur mon travail.

Ici si en vélo, on fait un contresens ou qu'on se ballade sur le trottoir, il n'y a rien qui se passe. Il faut essayer ça à Berne! Le Bernois Dürrenmatt disait: le Suisse c'est le prisonnier et le gardien de prison dans la même personne. Ce qui est très gênant pour un artiste. Si on le bloque toujours. Moi, je vois l'Europe et les Suisses alémaniques qui ne veulent pas y participer. Ça, ça me gêne. Il n'y a pas d'engagement, de solidarité. On pourrait apporter beaucoup de choses à l'Europe parce qu'on a les 4 langues, les 23 corps de police, le fédéralisme. Ça m'énerve. On est en train de dormir là. Dans mon travail, j'essaie de mettre des petites bombes. C'est ça le côté provocateur que j'ai. On ne peut pas profiter tout le temps.

J'ai fait Swiss Image et beaucoup de Suisses m'ont dit: tu es un mauvais Suisse. Tu ne parles que du mauvais côté de la Suisse. J'ai donné 15 ans de ma vie pour faire ce travail-là, comment voulez-vous que je n'aime pas mon pays! Ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas être critique, la critique peut être positive. Mon art c'est d'aller voir les choses que tout le monde pourrait voir mais que comme on n'aime pas, on ne regarde pas. Alors ça, en Suisse, c'est un champ où on peut vraiment se développer à fond.

che. Vivere a Parigi ti conferisce un'aura. Avere connessioni in Svizzera è proficuo. Ci si affina, si vive bene, si soffre giusto quanto basta, cosa volete di più nella vita? Sono ancora in grado i Francesi di rivelare al mondo un Giacometti, uno Spoerri o un Tinguely? La domanda merita di essere fatta. Ma stiamo attenti agli effetti della moda. Ultimamente ci sono state Barcellona, Bruxelles, poi Berlino. Adesso tocca a Tokyo. Domani spetterà di nuovo a Parigi.

Artisti svizzeri a Paris

Cumpliment a l'artist! Prashunier dals spazis incoerents. Esser naging, sparir en l'anonimitad, ils ins san far quai meglier ch'auters. Questa relaziun difficila che tscherts Svizzers vivan cun sasez, cun lur nazium, cun ses tics e sias flailvezas, ina relaziun ch'als fa tuttavia onur, po incitar tschertins da prender la fugia ed auters da sa sfunsar anc pli profundamain en la terra grassa. I returnan quels che dovran la promiscuitad, l'autoflagellaziun e sgulan davent quels che na supportan betg la muntanera. Tscherts partan, auters restan. Uschia èsi, mes bun! Per viver a Paris ston ins avoir gugent la solitaria-dad, avoir in basegn real da quella. Il rest è pipas. Tschert, per ils artists datti il martgà, la reputaziun, ils bains simbolics, las confrontaziuns. Viver a Paris dat in'aura. Avoir contacts en Svizra è rentabel. Ins sa perfecziunescha, ins viva bain, ins ha gist quai ch'ins

Moi, j'ai commencé devant ma porte. J'habitais dans la vieille ville de Berne et j'ai fait un petit bouquin qui s'appelait *Sous les arcades de Berne*. Il y avait le menuisier qui faisait des cercueils, la dame qui vendait des fleurs... C'était le quotidien. Après, j'ai fait plus grand. Je suis allé au Palais Fédéral. J'ai vu les conseillers en train de bâiller, de se mettre un doigt dans le nez. Après, je suis devenu le photographe de la Suisse. Puis le rayon est devenu encore plus grand.

Paris est une jungle. On peut pas respirer. Le trafic est affreux. Il y a des grèves partout, tout le temps. On appelle quelqu'un, il dit: «je rappelle» et il ne rappelle jamais. Il faut s'imposer ici. C'est pas gratuit. Avec du charme, on n'ar-

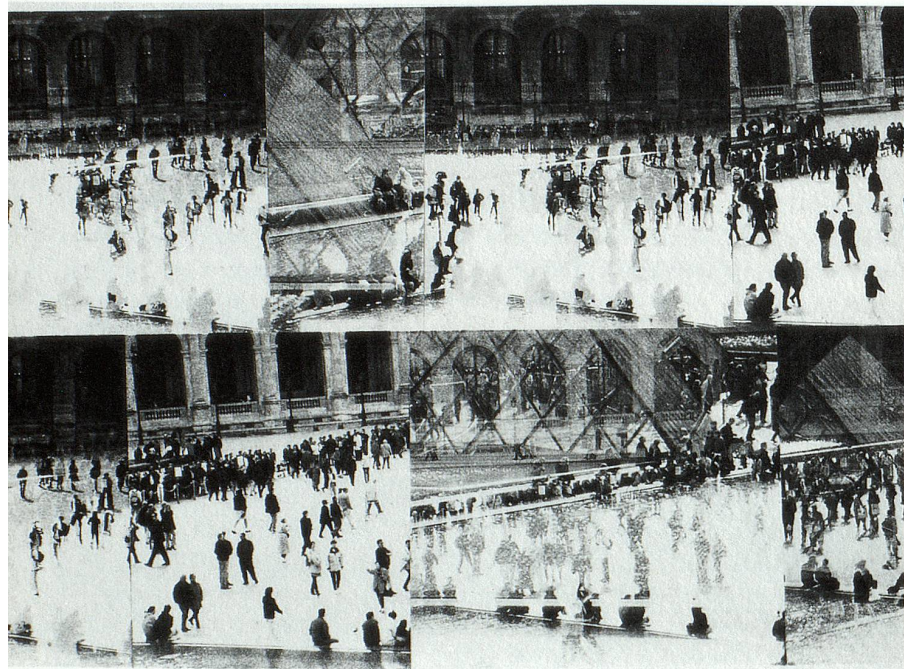
petit immigré suisse... Les petits suisses, on les mange plutôt ici. Il y a une grandeur quand même! Mais cet argent dans la culture, ça bloque aussi la culture. Les Français n'achètent pas de l'art. C'est l'Etat qui achète l'art pour le peuple français. C'est l'Etat qui crée un Musée et le peuple socialiste peut aller voir l'œuvre dans le Musée que l'Etat a achetée pour eux. Ça veut dire: ça tue le marché de l'art! Et ça c'est négatif. Il y a les 2 côtés de la médaille. Ici si tu es artiste et que l'Etat ne t'achète pas, tu n'es rien. Il faut vendre à des institutions ou crever.

Mon moche sapin

Egide Viloux (1954), le Breton de Renens, humoriste cinglant, garde une telle rancune à l'égard des braconnières et des roillés qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'il a dû énormément les aimer... *Je fais des considérations sur la Suisse quand je suis à Paris. J'ai encore quelques amis là-bas, alors que je croyais en avoir beaucoup. Il y a vraiment un espace énorme, une béance, qui fait que je n'y retournerai jamais. Pour les Lausannois ceux qui partent trahissent. Ils le disent avec humour mais ils le disent. J'ai entendu des choses qui m'ont vraiment blessé. J'ai postulé pour une place de prof là-bas. Un copain a dit: tu as craché sur la Suisse et maintenant tu viens nous bouffer le pain. Dits avec humour ou sans humour, les mots ont un sens. En 1991, j'avais passé 18 ans à Lausanne, autant de temps que dans ma Bretagne natale. J'avais de quoi bosser pendant un an pour préparer une expo à Martigny. Je suis venu à Paris. Ici, on est dans la Contre-Réforme, là-bas, ils sont toujours dans la Réforme. Il y a des choses qu'on ne dit pas, qu'on ne peut pas dire. On rit beaucoup et on s'amuse. Ça va? Ça va... Ça va? Ça va... J'ai travaillé dans un atelier pendant 15 ans, je suis parti et c'est devenu: Salut. Ça va? Tu arrives dans un hôtel en Belgique, on te dit: «Bienvenue chez nous», t'arrives dans un hôtel en Suisse, on te dit: «Vous restez jusqu'à quand?» C'est marrant, paradoxalement en Suisse, mon travail était beaucoup plus fou. Ici, à Paris, les choses se sont posées.*

Frédéric Pajak (1955), le célèbre philosophe-dessinateur-écrivain des P.U.F.¹¹, l'as du paradoxe, l'ennemi numéro un des idées reçues, le plus protéiforme de tous les artistes résidant à Lausanne juge que c'est facile de dire du mal de la Suisse. Pour lui, tout n'y est pas négatif.

Je vis en Suisse en oubliant la Suisse. Ce n'est pas un sujet de conversation. Je dis ça pour me démarquer des gens qui se plaignent tout le temps de la Suisse comme si ça les empêchait



Catherine Gfeller, *les figurants*, 2000, transprint sur papier Rives BFK, 55 x 160 cm

rive pas. Il faut être autoritaire. Il faut tout de suite imposer une hiérarchie. C'est une ville dure. Les gens sont agressifs. Mais c'est une très bonne école. On est toujours sur le qui-vive et c'est le challenge que je cherchais. Le début était très dur. J'ai eu de la chance avec le sujet algérien.

On dit toujours: «En France, la culture c'est l'Etat». Je l'ai senti quand il y a 2 ans, j'ai produit une expo à La Villette. J'avais des possibilités incroyables. J'avais un architecte. Tous les tirages ont coûté une fortune. Tout ce que j'ai demandé, ils me l'ont accordé sans marchander. Et ça pour un

de faire quelque chose. Je suis arrivé à vivre là-bas comme si je vivais ailleurs. Je m'y sens totalement exilé. Ce que je fais, je pourrais le faire en Arabie Saoudite. Ça n'a aucune importance. Ce qui est certain, c'est qu'en vivant en Suisse, je n'entretiens plus de relation avec elle. A part une galerie, qui m'expose. La Suisse est un pays qui ne me donne rien, ou si peu. Mais soyons clair: je ne lui demande rien.

La seule ville qui m'apporte quelque chose artistiquement et humainement, c'est Paris.

J'ai toujours vécu en Suisse par intermittence, en exerçant plusieurs activités: dessinateur, peintre, écrivain, scénariste ou éditeur. Comme dessinateur, tous les journaux avec lesquels j'ai collaboré, tous sans exception, m'ont censuré, plus ou moins sournoisement. Ces mêmes dessins censurés m'ont valu d'être publié à Paris et d'y rencontrer Topor, Gédé, Jean-Edern Hallier, etc.

Par contre, en Suisse, comme peintre, je suis un des rares jeunes – j'avais 35 ans quand j'ai commencé à exposer – qui vendait presque toute sa peinture. J'ai été très bien accueilli par les critiques, les acheteurs, le public. Il y a une véritable qualité de réception en Suisse alors que Paris est une ville morte pour les peintres vivants.

Il y a en Suisse des moyens et une réception envers l'art vivant qui n'existent pas en France. Les Suisses mettent énormément d'argent là-dedans. Evidemment, on sait bien que c'est un tout petit monde, qui existe en vase clos et qui se repasse les plats. S'il y a des artistes qui souffrent, qui finiront peut-être dans l'Art brut, il y a aussi tous ceux qui ont cette chance d'avoir une écoute qu'ils n'auraient certainement pas en France.

Je considère que les grands artistes de ce siècle, ceux que j'apprécie vraiment, sont souvent suisses. Par exemple: Soutter, Vallotton, Hodler, Giacometti. Pour moi Hodler est plus important que Cézanne. Et là, c'est le problème de la France: elle est franco-française.

En ce qui concerne l'édition, c'est encore autre chose. La Suisse n'a pas les moyens de faire connaître ses auteurs hors de ses frontières. C'est une malédiction, faite de nombrilisme et de complexe d'infériorité.

Maintenant, je veux faire du cinéma. Mais j'ai rencontré une obstruction inouïe de la part du milieu officiel. Il y a vraisemblablement un petit nombre de gens qui ont intérêt à ce que le cinéma suisse ne produise rien sinon des subventions pour des films qui n'existeront jamais. Ça fait des années que j'essaie d'être aidé pour écrire des scénarios.

Pour la première fois, la Société Suisse des Auteurs m'a récompensé pour un projet; et ce même projet avait été refusé à l'unanimité par l'Office fédéral de la culture, section promotion du cinéma. Il y a beaucoup de gens qui vivent de la culture et qui la parasitent. Ils en vivent sans avoir eux-mêmes aucun rapport avec la création. Il y a quelque chose de très complexé chez eux, voire une certaine aigreur. Les parasites de la culture m'en veulent parce que je ne leur dois rien. Il y a un malaise. Et ce malaise est d'autant plus pesant que je suis édité et bien accueilli en France – la France qui est tout de même mon pays.

Ce sont les gens qui font l'histoire. Il suffirait qu'il y ait 10 personnes déterminées, originales et solidaires en Suisse romande pour que tout change. Mais, aujourd'hui, il n'y en a pas.

Lorsque je vivais à Paris, j'étais des journaux, je faisais surtout la promotion des autres. Je fréquentais assidûment des dessinateurs, des peintres, des écrivains, des polémistes. Il y a très peu de Parisiens à Paris. C'est une ville d'exilés. C'est ce qui est attirant. C'est rare, une ville où il n'y a pas de ghetto pour les étrangers. Mais il y a quelque chose d'artificiel à Paris. Aussi artificiel qu'il y a quelque chose de fauxcul en Suisse. Il faudrait naviguer entre le fauxcul et l'artificiel. C'est assez difficile. Mais, ce qui me paraît indiscutable, c'est que si je n'avais pas un éditeur en France, artistiquement je serais mort.

dovra, tge vul ins dapli da la vita?

Èn ils Franzos anc capavels da far palais al mund in Giacometti, in Spoerri u in Tinguely? I vala la paina da tschentar la dumonda. Ma atenziun als effects da moda! Dacurt avain nus gi Barcelona, Bruxelles e lura Berlin. Ussa èsi Tokyo. Damaun vegni puspè ad esser Paris...

Bandiera bernaisa

Martin Müller-Reinhart (1954), oriund da Soloturn, creschi si a Berna, gravauder ed ironicher cun tendenzas medievals, amatur pazient dals gronds spazis vids, viva dapi 23 onns a Paris. El na sa senta betg en exil, ma a mesa strada tranter la Svizra e la Frantscha. Jau prend da las duas varts quai che ma cunvegna. Jau hai gugent Paris perquai che Paris è grond. Quai è sco la mar. Sche jau hai da decider tranter in bogh e la mar, tschern jau la mar. Ins po sa sfundrar en la citad sezza. Jau crai che las difficultads sco la lingua èn in avantatg. Quai permetta d'avair dapli distanza. Ins ha adina la tendenza da glichnar en la facilitad. Sch'ins metta a sasez dus u trais obstachels, po quai be esser d'avantatg.

O dultsch Tessin!

Da l'autra vart da la corda ponderescha e deplurescha Niele Toroni (1937) ch'ils Svizzers, cuntrari als Franzos ed als Americans, na defendan betg lur artists expatriads e n'assimileschan betg ils esters che vivan tar els. Jau sun Tessinai, betg Svizzer. Helvet, quai tuna talmain restrictiv. Las gruppaziuns associativas n'han mai sveglià ses interess. El ha survegni il 1995 il «Grand Prix Na-

New York New York!

Le sagace Gilgian Gelzer (1951), finaud de chez Finaud, se rappelle comme Paris lui a semblé provincial, à lui qui arrivait tout droit de New York. *Ça fait bientôt 30 ans que je vis à Paris. Quand je suis arrivé à Paris en 1970, ça a été un choc. Le Vieux Continent et tout ça. C'était une chose assez pesante. Ça a beaucoup changé maintenant. Les choses circulent. Les gens ont la possibilité de se manifester. Ce n'est pas toujours utilisé à bon escient mais ça c'est décoincé. Paris est devenu moins provincial, hiératique, pesant dans ses structures.*

Je suis venu de Suisse par des grands détours. J'ai vécu dans divers pays avec mes parents. A New York, au Venezuela. Je suis revenu en Europe pour faire mes études et j'ai choisi d'aller à Paris. Partout, je me sens globalement déplacé. En Suisse aussi. J'y ai vécu enfant. J'ai été très marqué par la culture, les langues, un certain esprit. C'est très profond. On n'échappe pas à ça. On y trouve aussi sa force. Mais quand j'y retourne... Je ne crois pas qu'on puisse retourner quelque part. On est comme dans une essoreuse. On ne peut pas revenir ou faire semblant...

p. 20 à gauche

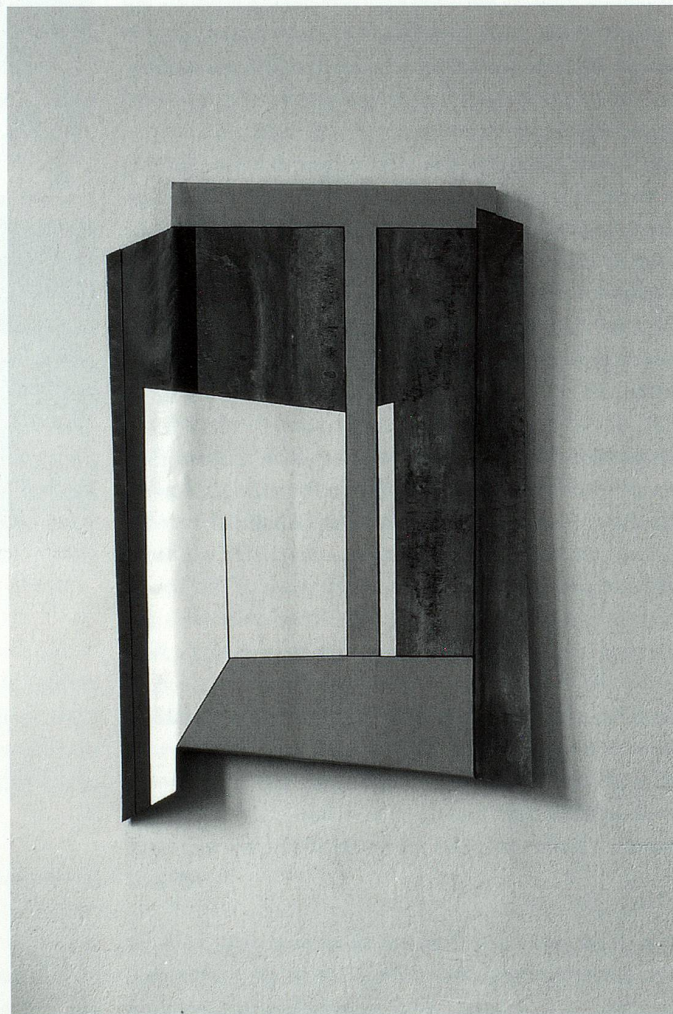
Gilgian Gelzer, sans titre,
graphite sur papier,
32 × 24 cm

p. 20 à droite

Martin Müller-Reinhart,
sans titre, 1999, relief zinc,
70 × 45 × 4 cm

p. 21

Egide Viloux, sans titre,
1997, tissu / chassis et
boules bois peintes,
182 × 129 × 20 cm

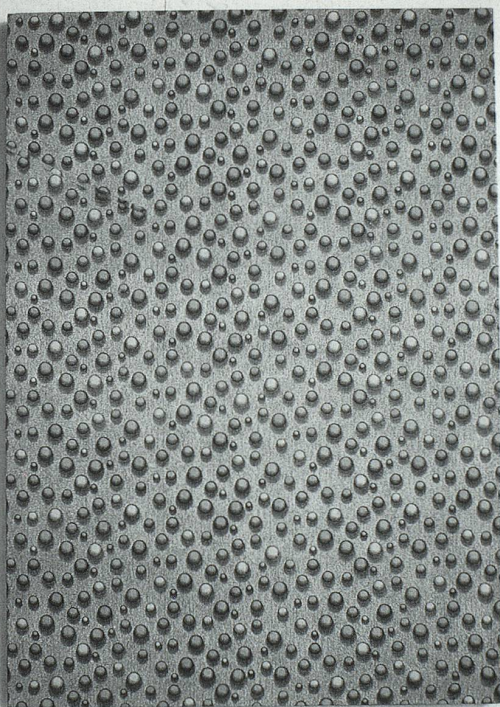


Je ne me sens pas chez moi à Paris. Je me sens déplacé. Après avoir vécu dans différents pays, déménagé, quitté plusieurs fois un environnement, tout un contexte culturel, géographique, climatique, finalement, je me trouve toujours à Paris parce que c'est un des endroits possibles pour quelqu'un comme moi. J'ai l'impression qu'il y a ici une communauté de gens qui sont un peu dans la même situation, un peu entre-deux. On est ignoré. Et ça c'est une situation qui me convient bien. Suivre des idées ou des envies, une manière d'être, ce côté multiple des choses qui permet ça. Partout, je suis perçu comme un étranger. Même dans ma langue maternelle, un dialecte, j'ai un accent.

Paris, c'est comme une drogue. Ayant enfant beaucoup voyagé, j'ai toujours dans l'idée que je vais partir, que je suis là de façon passagère et que bientôt je vais aller ailleurs. Ça dure depuis 30 ans. Il y a le côté addiction, accoutumance, la nécessité d'être là et de participer à quelque chose. Et puis aussi, c'est très douloureux. On ne peut pas faire autrement. Ça correspond à ce qu'on est, d'où on vient, au morcellement des choses.

Pour Cléa Vignando à New York, tout est plus facile. Tu vas dans une galerie, tu dis que tu es artiste, on discute avec toi. A Paris, si tu dis que tu es artiste, ils retournent dans leur bureau. Là-bas, pas du tout. Ils discutent avec toi, demandent: qu'est-ce que vous faites? Ils sont cordiaux, ont une certaine curiosité.

Analyse que partage Catherine Gfeller (1966), adepte de la photo picturaliste¹², si fraîche que si on était le cannibale japonais, on en mangerait ... *C'est beaucoup plus facile de vivre à New York. En une journée, on devient New-Yorkaise. Il y a un comportement américain qui fait qu'on te met très vite dans le bain. D'autant plus qu'entre Suisses et Américains, il y a pas mal de points communs. Le fossé est beaucoup plus important à Paris. Tout y est beaucoup plus compliqué. Les Français ont beaucoup de qualités mais ils n'ont pas l'esprit pratique. Tout est labyrinthique. Et snob! Tout est tabou, en particulier l'argent. J'ai fait Neuchâtel-New York, ligne directe. Après des années de photos de paysage, le Tibet, le Sahara, l'Andalousie, etc., j'ai choisi la grande ville. Au bout de 4 ans là-bas, je voulais à nouveau parler ma langue. J'ai procédé par élimination. Je ne voulais rester que six mois à Paris. Puis j'ai gagné le Prix de la Fondation CCF qui m'a organisé des expositions partout, à Lille, Dijon, Mulhouse... Ça a beaucoup facilité mon insertion. Ça a fait plein de petits. Mais j'ai beaucoup de projets encore en Amérique où je retourne souvent. Je vis un nouvel exil. C'est déséquilibrant. Je me sens tout le temps en mouvement, sur le qui-vive. Ça exige beaucoup d'énergie. Je vais toujours d'un extrême à l'autre.*



tional de la Peinture».

Nagin uffizial svizzer ha reagì. Quai al ha occupà in pau. El ri cura ch'el pensa a tut ils picturs ch'igl ha en il Tessin. Cura ch'el va là, preferescha el da dar chartas cun ses amis, visitar gliedud che na fa betg art. El ha gia represchentà la Frantscha a l'ester. A la Biennala da Vaniescha per exempel. A Paris viva el gia 41 onns. Là ha el contact be cun Svizzers ch'al interessan, sco Felice Varini u il giuven Hirschhorn.

L'auter Tessinois da Paris, l'elegant Felice Varini (1952), è d'ina outra generaziun, ma gist uschè renumà qua sco ses collega pli vegl. *Tschert, jau na sent betg exilià. Jau na sun parti da la Svizra per princip u cun sbatter la porta. Jau sun vegni en Frantscha perquai che la Frantscha ma permetteva da realisar quai che ma steva a cor. Fiss jau restà en Svizra, n'avess jau mai pudì far quai che jau hai fatg. Mias ragischs en en il Tessin. Jau vom là regularmain, ma ina gia che jau hai consumà il bainesser ch'ins po avoir là, part jau puspè. Il 1978, cura che jau sun arrivà a Paris, era quai incredibel. Fitg spert s'han las chaussas alura regladas en ina dimensiun nun-spetgada. Oz è Paris mia citad, ma jau viagièbler, jau na sun mai qua pli che 5 mais ad onn. Partir nun è dramatic. Nus n'essan betg pli en il 19avel tschientaner. Oz na ston ins pli patir per pudair arrivar. Jau sun stà a Sapporo l'emna passada. Jau sun parti dumengia e turnà la gievgia. Ina chaussa nunimaginabla anc avant 20 onns!*

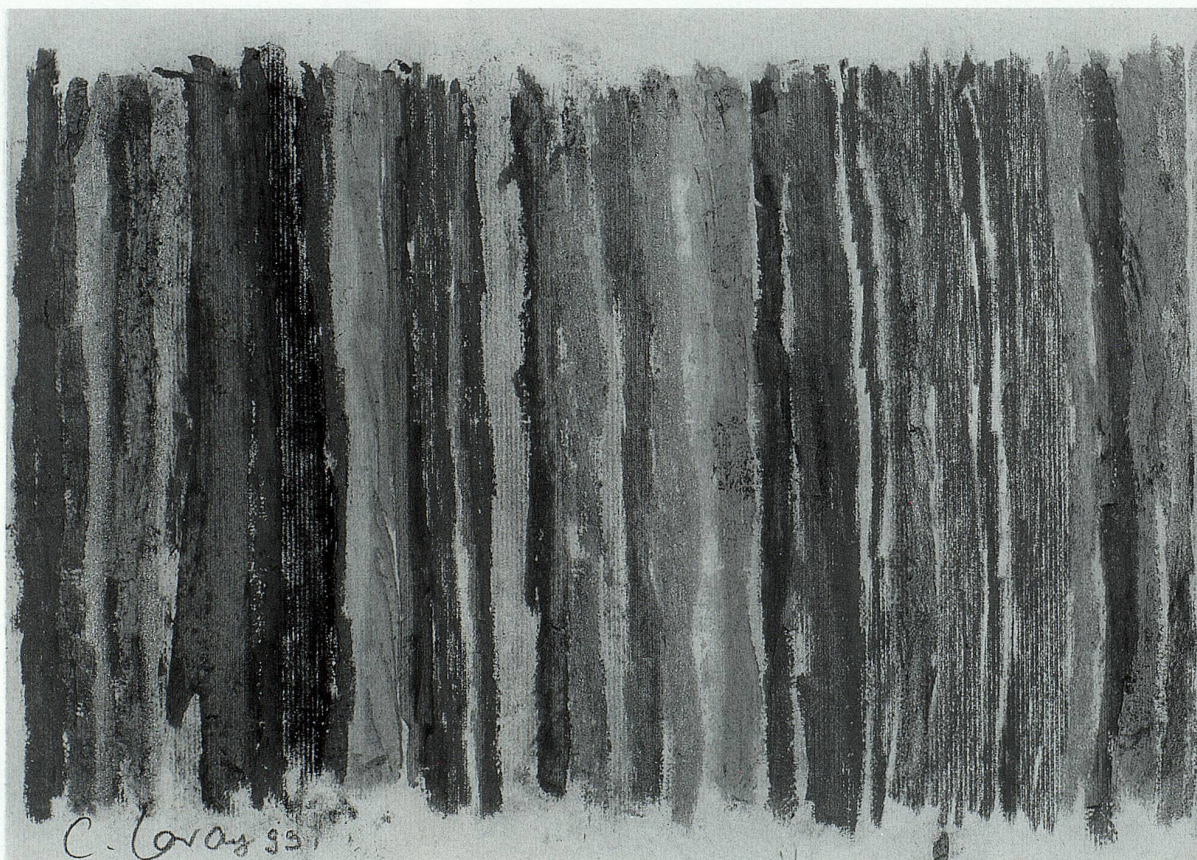
L'exil

Daniel Jeannet, le directeur du Centre culturel suisse de Paris: «Peut-être qu'on a besoin de se priver de Suisse de temps en temps. La mère patrie, comme la mère tout court, donne tout et à un moment donné, on a besoin de couper ce cordon. Cette image n'est pas totalement déplacée. Dans les domaines que je connais le mieux comme le théâtre par exemple, on peut dire que l'organisation d'aides, de subventionnements aux artistes date grosso modo de la fin des années 50. Il y a eu une génération de pionniers qui s'est battue, qui a payé le prix et après, une génération d'héritiers, d'enfants qui gère l'acquis et pour laquelle l'aide est un droit. A partir de là, ce qui rend le chemin, l'épanouissement, le caractère vivace de l'artiste difficiles dans notre pays, c'est cette espèce de couverture maternelle, uniforme et égalitaire que notre système assure à ses artistes. Ce système est fondé généralement sur l'avis d'experts réunis dans des commissions, et qui dit commissions dit recherche d'un consensus, recherche non pas de la justesse du choix, de la détection du talent et de la qualité mais de la répartition égalitariste

des moyens existants, donc ce système finalement imprime chez tout individu qui a la prétention d'être artiste dans notre pays, la conviction qu'il doit être soutenu alors qu'un regard partial, partiel, subjectif, passionné pourrait au bon moment, pour la bonne personne et sans trop qu'il n'en coûte, avoir une influence prépondérante sur le cours du destin dudit artiste à ce moment-là. Dans un tel système, évidemment, le statut d'artiste devient un statut professionnel comme n'importe quelle autre profession. On a le droit en Suisse d'être artiste, on a un droit au travail comme on a droit au travail quand on est policier, instituteur ou ouvrier d'usine, or, que je sache, être artiste ne découle pas d'un droit quelconque. Ce n'est pas inscrit dans les Droits de l'Homme. Etre artiste est un privilège, un appel. Je ne veux pas parler en termes judéo-chrétiens mais être artiste, c'est être appelé par quelque chose qui nous dépasse et qui n'a rien à voir d'abord avec la nécessité de gagner sa vie. Je ne trimbale pas une vision romantique des choses. Un père artiste n'intime jamais l'ordre à son fils d'être artiste alors qu'un dentiste peut dire à son fils: Sois dentiste

S. 22
Christiane Lovay,
peinture au rouge à lèvres,
18 × 24 cm

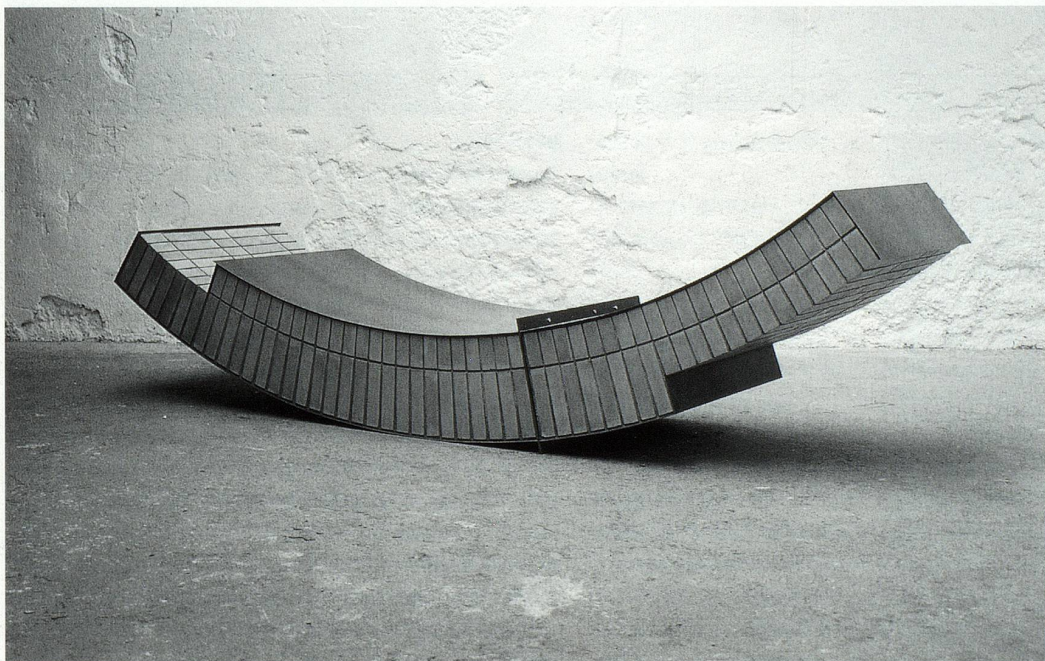
S. 23
Onélio Vignando,
structures urbaines, 1999,
acier, briques,
300 × 80 × 100



et reprend l'affaire. Il y a une confusion terrible dans ce pays qui a la fibre consensuelle, qui est enclin à la commissionite et à l'associatinisme. Cette situation conduit donc à un nivellement qui favorise une vocation étale et uniforme de personnes qui peuvent avoir au départ une chiquenaude, un certain talent. Mais pas toutes! Un moment donné un magistrat n'a vraiment plus soucis tellement de rendre viable l'éclosion théâtrale d'une cité mais de donner les moyens de vivre à un maximum de comédiens. Ce qui est une autre position. Par conséquent, sans ce feu sacré lové dans une politique culturelle, on arrive à un affadissement, à une disparition totale des énergies, des désirs et des talents. Dans ce conglomérat indifférencié les meilleurs – qui risquent d'y perdre leur âme, leur enthousiasme et leur raison d'être – n'ont d'autre choix que de partir.

Normalisation

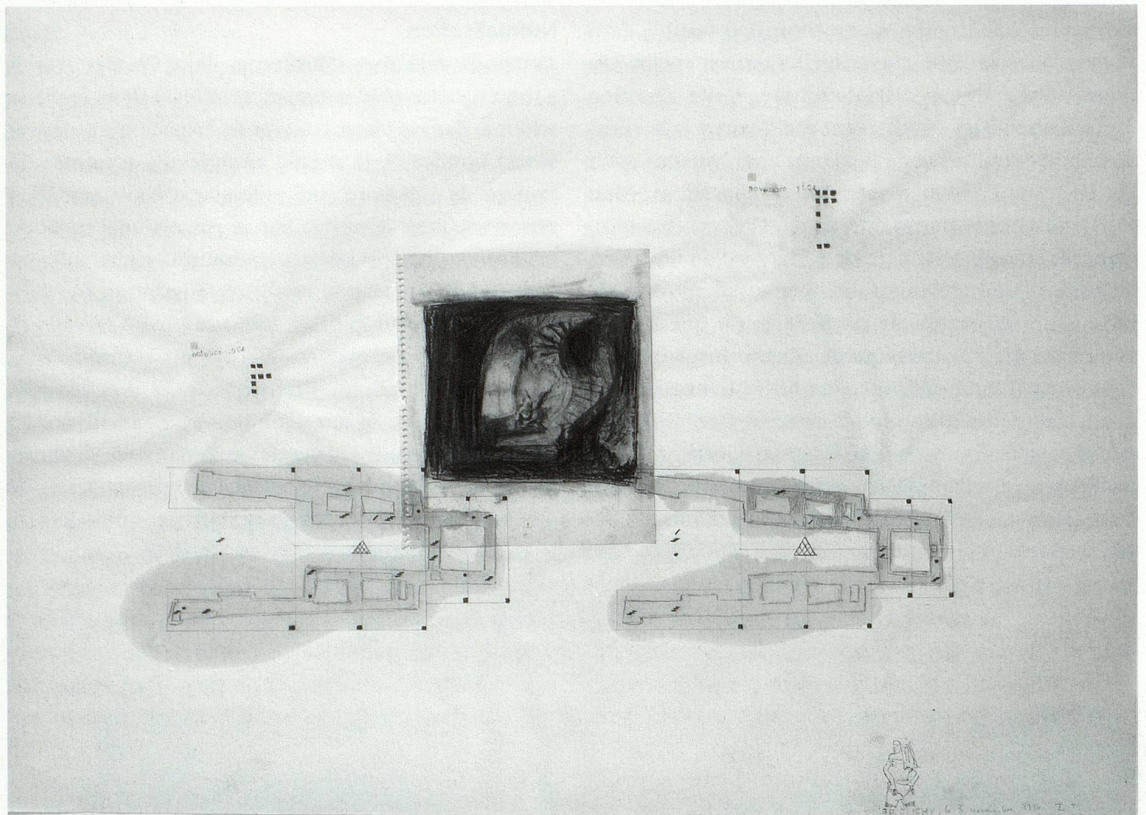
J'entends déjà mes détracteurs dire: Ce vieux salopard, ce vieux réactionnaire, se réfugie dans le vieux schéma, dans le vieux concept de l'artiste n'a qu'à crever et bouffer de la merde enragée. Ce n'est pas du tout ça. Je suis pour une politique d'encouragement généreuse mais sélective. Je n'ai pas peur des mots. Je ne suis pas du tout pour une diminution des subventions. Je suis pour une meilleure affectation des subventions, affectation basée non pas sur un travail administratif de normalisation. Un bon scénario, c'est ceci. La peinture, ça. Un spectacle ça doit pouvoir voyager. Il faudrait faire confiance aux meilleurs du métier, à de grands artistes qui auraient pour tâche véritablement d'observer le vivier dans une exigence de transmission et – au sens biologique du mot – de perpétuation de l'espèce.



New York, New York!
 Gilgian Gelzer (1951):
*Bunamain 30 onns viv jau
 uss a Paris. Jau sun vegni
 en Svizra cun gronds de-
 turs. Jau hai vivi en blers
 pajais cun mes geniturs. A
 New York, en il Venezuela.
 Jau sun returnà en Europa
 per far mes studis ed jau
 hai tscherni dad ir a Paris.
 Dapertut ma sent jau glo-
 balmain deplazzà. Er en
 Svizra. Jau hai vivi là d'uf-
 fant. Jau sun vegni marcà
 fermamain da la cultura,
 da las linguas, d'in tschert
 spiert. Quai è fitg pro-
 fund. Ins na po mitschar
 da quai. Là chat'ins er sia
 forza. Ma cura che jau re-
 turn en Svizra.... Jau na
 crai betg ch'ins possia re-
 turnar en in lieu. Ins è sco
 en ina centrifuga. Ins na
 po betg returnar u far sco
 sche ...*
*Ja na ma sent betg dacha-
 sa a Paris. Jau ma sent de-
 plazzà. Suenter avoir vivi
 en differents pajais, avoir
 dischlocà, bandunà pliras
 gia il conturn – in entir
 context cultural, geogra-
 fic, climatic – ma chat jau
 finalmain adina puspè a
 Paris, perquai ch'igl è in
 lieu pussaivel per insatgi
 sco jau. Jau hai l'impres-
 siun ch'i dat qua ina com-
 munitad da gliued ch'èn in
 pau en la medema situa-
 ziun, in pau tranteren. Ins
 vegn ignorà. E quai è ina
 situaziun che ma cunvegn
 bain. Persequitar ideas u
 giavischs, ina maniera
 d'esser, questa vart multi-
 fara da las chaussas che
 permetta quai. Dapertut
 vegn jau pertschavi sco
 ester. Schizunt en mia lin-
 gua materna, in dialect,
 jau hai in accent.*
*Per Cléa Vignando è tut pli
 lev a New York. Ti vas en
 ina galària, ti dis che ti
 sajas artista, ins discurra*

cun tai. A Paris, sche ti dis
che ti sajas artista, retur-
nan els en lur biro. Là a
New York, insumma betg.
Els discutan cun tai, du-
mondan: tge faschais vus?
Els èn cordials, han mir-
veglias.

Catherine Gfeller (1966):
Igl è bler pli lev da viver a
New York. En in di da-
vent'ins New-Yorkaisa. I
dat in cumportament ame-
rican che fa ch'ins sa
metta spert a la lavur. Tant
pli ch'i dat tranter Svizzers
ed Americans bain inqual
punct cuminaivel. Il foss è
bler pli grond a Paris. Là è
tut bler pli cumplitgà. Ils
Franzos han bleras quali-
tads ma els n'han betg il
spiert practic. Tut è labirin-
tic. E snobistic! Tut è tabu,
surtut ils daners. Jau na
vuleva restar pli che sis
mais a Paris. Alura hai jau
gudagnà il premi da la
Fondation CCF che m'ha
organisà exposiziuns da-
pertut, a Lille, Dijon, Mul-
house... Quai m'ha levgià
grondamain mia introduc-
ziun ed augmentà las in-
cumbensas. Ma jau hai anc
blers projects en America,
nua che jau return savens.
Jau viv in nov exil. Quai di-
schequilibrescha. Jau ma
sent trasor en moviment,
adina en acziun. Quai
dovra bler energia. Jau
vom adina d'in extrem a
l'auter.



Irène Tétaz,
Journal parisien,
3 novembre 1994,
70 × 50 cm

L'autonomie

Le confort petit-bourgeois existe partout. La Suisse n'a pas que des désavantages. Dès lors que l'artiste suisse n'est plus tributaire seulement de l'exiguïté du marché, dès qu'il a conquis sa liberté de mouvement, qu'il gagne indifféremment sa vie en France, en Suisse ou ailleurs, la question de l'enfermement et de l'étouffement n'existe plus du tout. Ça m'étonnerait que Jean-Quentin Chatelain, un acteur qui a fait ses preuves, et qui est l'un des grands acteurs français actuels, bien que suisse, aille tenir le discours que je viens de tenir dans la mesure où lui n'est pas du tout tributaire des soins intensifs fédéraux. Quand bon lui semble, il vient participer à une création au théâtre de Vidy-Lausanne ou il participe aux meilleurs spectacles français du moment. Ce sont des artistes qui ont conquis leur

autonomie en se faisant connaître à l'étranger. C'est le cas de figure idéal. A partir de là, j'imagine aisément que le rapport au pays est moins polémique. Je ne pense pas qu'on arrivera à extorquer à Jean-Quentin Chatelain un discours amer, aigri ou complexé sur la Suisse ou sur la France. Ce discours complexé et agressif est précisément toujours tenu par ceux qui sont restés dans les frontières suisses. Je crois – pour reprendre un cliché freudien – qu'un enfant qui a fait son chemin et conquis sa liberté, son autonomie, son identité et sa capacité de se nourrir (j'insiste là-dessus) est quelqu'un qui ne crache plus contre ses parents. Or, j'observe que les soixante-huitards qui crachaient sur leurs parents dévalisaient aussi leurs frigos tous les soirs que Dieu faisait. Il y a de ça chez l'artiste suisse.

Paris

Paris est d'abord une grande ville et par rapport à cet horizon restreint que nombre d'entre nous éprouvons être le nôtre quand nous sommes en Suisse, Paris c'est tout bêtement la grande ville. Et la grande ville, comme l'ont dit tant d'autres avant moi, Paul Nizon ou Ramuz, c'est d'abord la chance immense de s'y noyer, de s'y perdre, d'être une virgule, d'être un zéro, de ne pas être l'objet d'un intérêt quelconque. Le caractère magique de la grande ville, c'est que si on a quelque chose à dire, si l'on sait se concentrer, il y a un effet de propagation possible grâce à une presse nationale, à des réseaux constitués de gens pour lesquels le talent prime avant toute autre considération. Paris peut sceller la réputation d'un artiste extrêmement rapidement. De ce point de vue la grande ville est salvatrice. C'est l'antidote au «il n'y en a point comme nous» des Vaudois. On est personne et comme tout le monde, on doit galérer pour vivre et on est très heureux de vivre simplement avec les moyens du bord. Les Suisses ne manquent pas de talent et d'opiniâtreté. Quand ils sont à Paris, ils ont la chance de pouvoir rapidement éclater, de ne plus être entravé dans cette espèce de conception égalitariste, sociologisante et suspicieuse de ce qui est brillant, de ce qui dépasse.

La nouvelle génération

Les jeunes artistes sont l'espoir. J'appartiens à une génération – et ma chance a été à plus de 40 ans de franchir la frontière – où l'exode, l'exil – ce mot est révélateur de l'état d'esprit dans lequel on vit le départ des autochtones – était encore un grand événement. Aujourd'hui, je crois de plus en plus que le rapport au temps et à l'espace se modifie. On est à l'époque des téléantropes, des voyageurs. Les carrières, les temps affectés à un travail se raccourcissent. Souhaitons de ce point de vue-là que les artistes suisses ne soient plus entravés et passent les frontières au plus vite. Il y a une nouvelle génération qui a beaucoup d'énergie, qui n'a plus les complexes que j'ai dits, qui n'entre plus du tout dans ces schémas de répartitions des mânes fédérales, cantonales ou communales et qui n'a qu'un soucis, qu'un désir – c'est le mot juste: Aller faire ce qu'il faut au bon moment, où que ce soit et pour qui la seule patrie, c'est l'endroit où l'on a la chance de pouvoir travailler. C'est la génération de mes enfants.

Swiss Artists in Paris

Those arriving from the French provinces NEVER feel exiled in Paris; the Parisians themselves ALWAYS feel exiled in the French provinces. Paris is ... a custom, a story, a myth. A bad habit! A memory, a mummified corpse, a frozen smile, an absence. Totally stimulating! Everything for dough and show, nothing for life itself. A brunch, a midnight snack, some asinine museum – 60 million homegrown assholes a year! *Fuck! Somebody stole my handbag!* So it goes. The place is prosperous, elitist, rough. Teeming with Daddy's boys and tramps. A city that sharpens you up. And who needs sharpening more than someone from Belgium? Someone from Switzerland?

Imprisoned within discontinuous spaces. To become a nonentity, allow yourself to be swallowed up by anonymity: some people do this better than others. Of those Swiss who are uncomfortable with themselves, with their motherland, its nervous tics and underhand tactics – and this is all to their honor – some may be incited to take off elsewhere. Others will simply add to the layer of greasy soil protecting their deeply entrenched dugout. Those who miss the close-quartered crowding and the self-punishment will go back home; those who can't stand the social scene will fly off. Some leave, others stay ... That's the story, chum! To live in Paris, you need to enjoy solitude, really crave it. The rest is so much folderol. Well, for artists,

of course, there's the market, the prestige, the symbolic consumer goods, the confrontations. To live in Paris confers an aura. To have ties in Switzerland is good business. So you sharpen up, live the good life, suffer just what it takes – what more could you ask?

Are the French still capable of bringing to light worldwide a Giacometti, a Spoerri, or a Tinguely? Now there's a question worth pondering. But watch out for fashion trends. Lately, we've had Barcelona, Brussels, then Berlin. Right now, it's Tokyo. Tomorrow, it'll be Paris again...

¹ <http://perso.wanadoo.fr/roland.schar/>

² (dans la 2^e moitié du XX^e siècle).

³ En France bien sûr!

⁴ Locarno, 13 796 habitants!

⁵ Avec par exemple son œuvre qui trône depuis 1998 sur la caisse du Musée d'Art moderne de Paris.

⁶ Voir note 2.

⁷ 36 894 habitants...

⁸ Dans tout notre texte, «ici» signifie toujours Paris.

⁹ Cf. note 8. Capito!

¹⁰ Michael von Graffenried, Du Jura au vaste monde – parcours d'un photographe, Ferme-Asile, Sion, 2000.

¹¹ F. Pajak, Le chagrin d'amour, P.U.F., 2000.

¹² C. Gfeller, Urban Rituals, Actes Sud/Fondation CCF pour la photographie, 1999.

Schweizer Kunstschaffende in Paris

Hut ab vor den Künstlern!

Kein Provinzmensch hat sich je in Paris im Exil gefühlt. Jeder Pariser

fühlt sich in der Provinz im Exil. Paris ist eine Sitte, eine Erzählung, eine

Legende. Eine schlechte Angewohnheit! Eine Erinnerung, eine ein-

balsamierte Leiche, ein erstarrtes Lächeln, eine Abwesenheit. Eine ab-

solute Stimulation! Alles um des Scheins und der Scheinchen willen, aber

nichts fürs Leben. Ein Brunch, ein Imbiss und ein Scheiss-Museum –

60 Millionen Armleuchter, und zwar nicht Kerzenhalter aus der Belle

Epoque! Fuck! Jemand hat mir die Tasche geklaut! Das ist ein erfolg-

reiches, elitäres, hartes Pflaster. Herrensöhnchen und Penner wie Sand

am Meer. Diese Stadt veredelt. Und wer hätte das nötiger als ein Belgier?

Ein Schweizer?'

Gefangen in unzusammenhängenden Räumen. Eine Null sein, in der Anonymität verschwinden, das ist nicht jedermanns Sache. Das schwierige Verhältnis mancher Schweizer zu sich selbst, zu ihrer Heimat mit ihren Hochmütigkeiten und Niedrigkeiten, dieses Verhältnis, das sie ehrt, drängt die einen dazu, abzuhauen, während es die andern drängt, noch einen draufzugeben und sich bis an die Schultern in der fettesten Scholle zu vergraben. Heim kehren jene, die das Bedürfnis nach Promiskuität und Selbstgeißelung haben, und wer das Herdenleben nicht erträgt, entschwindet. Manche gehen, andere bleiben ... Wer Ohren hat, der höre, und wohl bekomme's! Wer in Paris leben will, muss die Einsamkeit lieben, ein echtes Bedürfnis danach verspüren. Auf den Rest kann man pfeifen. Sicher, für Künstler gibt es da auch den Markt,

Prestige, symbolische Güter, Konfrontationen. In Paris zu leben verleiht einem eine Aura. Verbindungen zur Schweiz zu haben ist lohnend. Man veredelt sich, man lebt gut, man leidet genauso viel wie nötig, was will man mehr vom Leben?

Sind die Franzosen noch imstande, der Welt einen Giacometti, einen Spoerri, einen Tinguely zu offenbaren? Diese Frage verdient es, aufgeworfen zu werden. Aber hüten wir uns vor Modeerscheinungen. In letzter Zeit hat es Barcelona, Brüssel und dann Berlin gegeben. Heute ist Tokio an der Reihe. Morgen wird es von neuem Paris sein...

Flaggen in Bern...

Martin Müller-Reinhart (1954), gebürtiger Solothurner, aufgewachsen in Bern, Graveur und Ironiker mit mittelalterlichen Neigungen, geduldiger Liebhaber grosser, unverstellter Freiräume, lebt seit 23 Jahren in Paris. Er fühlt sich nicht im Exil, sondern auf halbem Weg zwischen der Schweiz und Frankreich. «Ich nehme von beiden Seiten, was mir passt. Paris gefällt mir, weil es gross ist. Es ist wie das Meer. Wenn ich zwischen einem Schwimmbecken und dem Meer wählen soll, nehme ich das Meer. Man kann in dieser Stadt ganz eigentlich eintauchen. Ich halte die Schwierigkeiten wie etwa die Sprache für einen Vorteil. Das gestattet einem, mehr Distanz zu wahren. Man neigt immer dazu, es sich zu leicht zu machen. Wenn man sich zwei, drei Hindernisse in den Weg stellt, kann einem das nur gut tun.»

Geliebtes Tessin!

Am anderen Ende der Leitung denkt Niele Toroni (1937) nach und bedauert, dass die Schweizer, im Gegensatz zu den Franzosen und den Amerikanern, sich für ihre Auslandskünstler nicht einsetzen und die Ausländer, die bei ihnen leben, nicht assimilieren. «Ich bin Tessiner, nicht Schweizer. «Schweizerisch» klingt so einschränkend.» Das Verbandswesen hat ihn nie interessiert. 1995 hat er den Grand Prix National de la Peinture errungen. Die offizielle Schweiz hat darauf nicht einmal reagiert. Das hat ihm ein wenig wehgetan. Er lacht beim Gedanken, wie viele Maler es im Tessin gibt. Wenn er dorthin fährt, zieht er es vor, mit seinen Freunden Karten zu spielen und mit Leuten zu verkehren, die keine Kunst machen. Es ist auch schon vorgekommen, dass er im Ausland Frankreich vertritt. An der Biennale in Venedig zum Beispiel. Seit 41 Jahren lebt er nun schon in Paris. Dort pflegt er keinen

Kontakt zu Schweizern, abgesehen von jenen Künstlern, deren Arbeit ihn interessiert, wie Felice Varini oder der junge Hirschhorn.

Der andere Tessiner von Paris, der elegante Felice Varini (1952), gehört einer anderen Generation an, ist hier aber genauso berühmt wie sein älterer Berufskollege. «Freilich fühle ich mich hier nicht im Exil. Ich habe die Schweiz ja nicht aus Prinzipgründen verlassen oder die Tür hinter mir zugeschlagen. Ich bin nach Frankreich gekommen, weil mir Frankreich erlaubte, das zu verwirklichen, was mir am Herzen lag. Wäre ich in der Schweiz geblieben, hätte ich nie fertig bringen können, was ich erreicht habe. Meine Wurzeln liegen im Tessin. Ich fahre regelmässig dorthin, aber wenn ich einmal das Wohlbefinden, das man dort erleben kann, ausgekostet habe, reise ich wieder ab. Als ich 1978 in Paris ankam, war es einfach unglaublich. Dort hat sich alles sehr schnell zusammengefügt, in einem Ausmass, das ich mir nie erträumt hätte. Heute ist Paris meine Stadt, aber ich reise sehr viel und verbringe nie mehr als fünf Monate im Jahr dort. Wegzufahren hat nichts Dramatisches an sich. Wir leben nicht mehr im 19. Jahrhundert. Da heisst es nicht mehr: Ich werde leiden müssen, um dorthin zu gelangen. Letzte Woche bin ich nach Sapporo gereist. Am Sonntag abgeflogen, am Donnerstag war ich wieder zurück. Vor 20 Jahren wäre das noch unvorstellbar gewesen.»

Lasst uns lustig Hochzeit feiern

Es steht ausser Zweifel, dass die sympathischen und geselligen Alt-Achtundsechziger Cléa und Onelio (1941) Vignando sich in Paris gut eingelebt haben und sich hier inzwischen mehr zuhause fühlen als in La Chaux-de-Fonds. Sie ist 1967 hergekommen, und er ist 1969 zu ihr gestossen. «In Frankreich ist man Künstlern gegenüber sehr offen, sagt sie. Wenn du hier ausstellst, fragt man dich nicht nach deiner Nationalität. In der Schweiz fragt man dich, ob du Schweizer bist. Schweizer Galerien haben mich schon abgewiesen, weil ich in Paris lebte. Hier verfolgen die Sammler unser Schaffen und kaufen unsere Werke.» Er nimmt wenigstens einmal jährlich an Wettbewerben im Kanton Neuenburg oder anderswo in der Schweiz teil. Kurz: Ihr Leben ist zwar nicht mühelos, aber auch nicht zu schwer.

Auch die Waadtländerin Irène Tétaz (1963) gibt sich nicht eben romantisch. «Ich bin nun schon seit vier

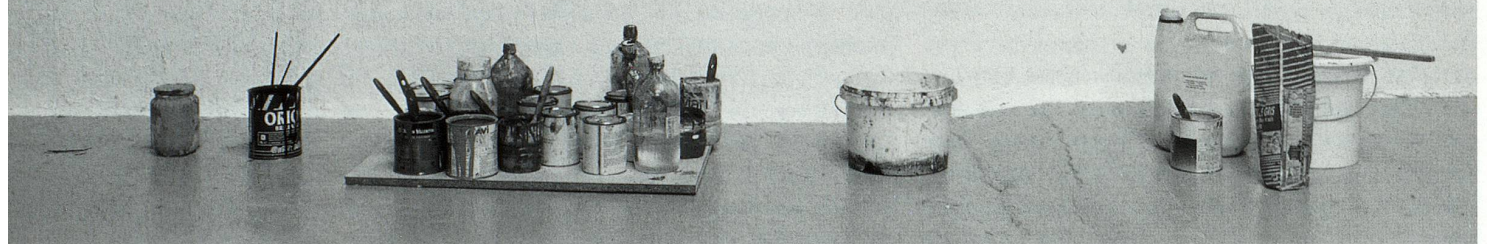
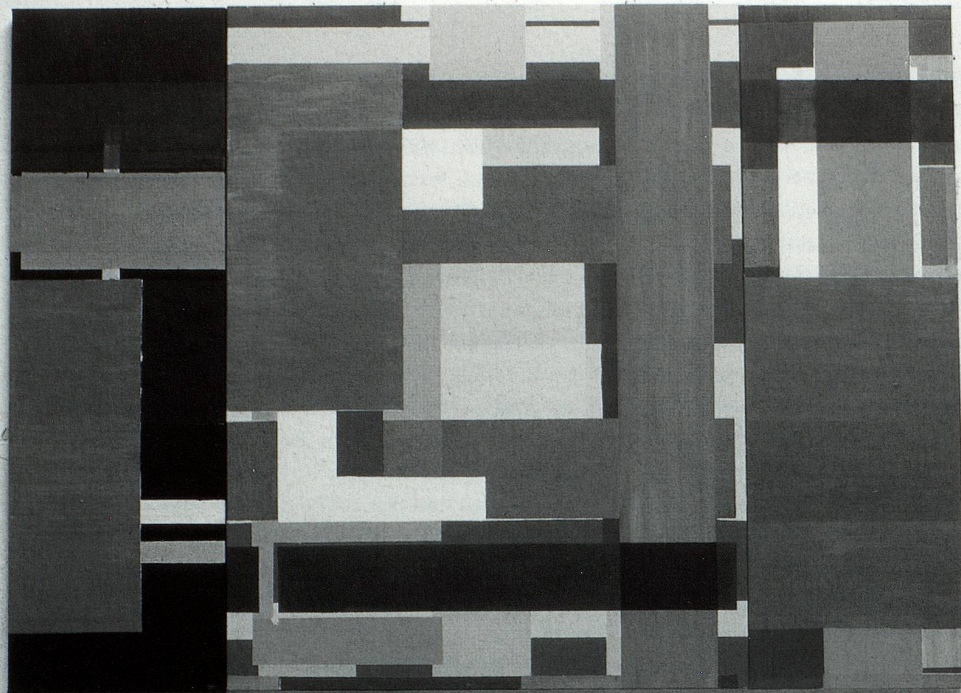
Jahren in Paris. Ich habe chamäleonhafte Züge. Ich fühle mich hier völlig zuhause, aber wenn ich nach Lausanne gehe, fühle ich mich fehl am Platz. Hier fühle ich mich viel wohler, in völliger Übereinstimmung.» Das Nachtleben in der Schwulenszene fasziniert mich. Darin lebe ich. In der Schweiz könnte ich das nie. Obschon ich kein Kerl bin, finde ich da etwas, das mir total entspricht, wie die Leute da feiern und sich Fragen über das Leben stellen. Ich lebe und arbeite gerne nachts. Hier ist das möglich. Meine Gegend an der Rue Montorgueil ist ein Dorf, wo man sich abends immer in denselben Bistros wiederfindet. In der Schweiz lauert stets die Routine. Hier schaust du dir Galerien an und bist auf dem Laufenden über das, was sich bewegt...

New York, New York!

Giljan Gelzer (1951): «Jetzt lebe ich bald schon seit 30 Jahren in Paris. Ich bin auf grossen Umwegen aus der Schweiz hierher gekommen. Mit meinen Eltern habe ich in verschiedenen Ländern gelebt. In New York, in Venezuela. Ich bin nach Europa zurückgekommen, um zu studieren, und habe mich entschlossen, nach Paris zu ziehen. Wo ich auch bin, fühle ich mich global fehl am Platz. Auch in der Schweiz. Da habe ich als Kind gelebt. Ich bin von ihrer Kultur, ihren Sprachen und einer gewissen Geisteshaltung stark geprägt. Das geht sehr tief. Dem kann man nicht entrinnen. Daraus schöpft man auch seine Kraft. Aber wenn ich dorthin zurückkehre... Ich glaube nicht, dass man irgendwohin zurückkehren kann. Wir sind doch wie in einer Zentrifuge. Da kann man nicht umkehren oder auch nur so tun...»

Ich fühle mich in Paris nicht zuhause. Ich fühle mich fehl am Platz. Nachdem ich in verschiedenen Ländern gelebt habe, umgezogen bin, mehrere Male meine Umwelt verlassen habe, einen ganzen kulturellen, geografischen, klimatischen Kontext, finde ich mich am Ende doch immer wieder in Paris, weil das einer jener Orte ist, die für jemanden wie mich möglich sind. Ich habe den Eindruck, dass es hier eine Gemeinschaft von Leuten gibt, die ein wenig in der gleichen Situation sind, ein wenig zwischen Stuhl und Bank. Man wird ignoriert. Und das ist eine Situation, die mir gut passt. Seinen Ideen oder Wünschen nachzuleben, eine Seinsweise, eine Mannigfaltigkeit der Dinge, die das zulässt. Ich werde überall als Fremder wahrgenommen. Selbst in meiner Muttersprache, einem Schweizer Dialekt, habe ich einen Akzent.»

Yves Tenret, né le 26 juillet 1948 à Bruxelles (Belgique), exilé dans divers pays dont la Suisse depuis 30 ans, ayant obtenu en 1978, une Licence ès Lettres (en Histoire de l'Art sous l'incisive férule d'Enrico Castelnuovo, 1929, Rome) à l'université de Lausanne et ayant publié en 1979, *Une vie d'artiste*, canton de Vaud, 1967–1978, (146 pages, revue 48–88), ayant été en 1987–1988 rédacteur en chef adjoint de *Voir*, le magazine suisse des arts ayant rédigé en 1989 les textes des catalogues, André Raboud et Francine Simonin, Musées cantonaux du Valais, André-Paul Zeller, Antagnes et Le dormeur du Val, Bex, ayant entre 1975 et 1999 collaboré aux périodiques suivants: *Nous n'avons rien à perdre* (1975–76), *Simone, jour de colère* (1977), *Chut hebdo* (1977), 48–88 (1978–79), *Nie* (1980–81), *Station-Gaieté* (1983), *Textuerre* (1983), *Le Petit Robinet Illustré* (1984–85), *Le Monde diplomatique* (février 1985), *Voir* (1985–88), *Ecriture* (1987), *La Nuit* (1988), *Enfant d'abord* (1989–90), *L'Imbécile de Paris* (1991), *Culte* (1992), *Le Quai – le Bulletin* (1992–1996), *L'Eternité* (1994), *Le Sourire vertical* (1995), *Avant Post* (1999), et habitant depuis plus de 20 ans à Paris, il était tout indiqué pour traiter notre sujet.



Für Cléa Vignando in New York ist alles viel einfacher. «Du gehst in eine Galerie, sagst, dass du Künstlerin bist, und schon diskutiert man mit dir. In Paris sagst du, dass du Künstlerin bist, und schon gehen die Leute zurück in ihr Büro. Dort ist das gar nicht so. Die Leute diskutieren mit dir und fragen: Was machen Sie? Sie sind herzlich und irgendwie wissbegierig.»

Catherine Gfeller (1966): «In New York ist das Leben viel einfacher. Binnen einem Tag ist man New Yorkerin. Es gibt eine amerikanische Verhaltensweise, die dazu führt, dass man sehr schnell ins Bild gesetzt wird. Erst recht, weil es zwischen Schweizern und Amerikanern nicht wenige Gemeinsamkeiten gibt. In Paris ist der Graben viel tiefer. Da ist alles viel komplizierter. Die Franzosen haben viele Vorzüge, aber sie sind nicht praktisch veranlagt. Alles ist verworren. Und verknobelt! Alles ist tabu, insbesondere das Geld. Ich wollte

nur sechs Monate lang in Paris bleiben. Dann habe ich den Prix de la Fondation CCF gewonnen, die mir überall Ausstellungen organisiert hat, in Lille, Dijon, Mulhouse... Das hat mir den Zugang enorm erleichtert. Das hat mir eine ganze Menge gebracht. Aber ich habe noch viele Projekte in Amerika, wo ich immer wieder hinfahre. Ich lebe von neuem im Exil. Das wirft mich aus dem Gleichgewicht. Ich habe das Gefühl, andauernd in Bewegung zu sein, immer auf der Hut. Das zehrt an meinen Kräften. Ich kippe immer von einem Extrem ins andere.»

¹ In *L'indispensable*, dem Verzeichnis Schweizer Künstler in Frankreich, das 1998 von der Schweizer Botschaft in Paris herausgegeben wurde, werden in Paris und seinen angrenzenden Vororten 164 Schweizer Künstler aufgeführt!



Felice Varini